

Le dernier combat d'André Malraux, Je me souviens...

(par Annie Maillard, Professeur de lycée)

Etudiante en anglais à l'Université de Haute-Bretagne à Rennes, en ce printemps 1971, j'entendais avec émotion à la radio les échos d'une guerre d'indépendance qui devenait génocide à la frontière orientale indienne.

Depuis 1968, les hippies globe-trotteurs avaient dévoilé l'Inde aux allures d'un autre temps dans un autre monde.

Ce pays encore féodal, surpeuplé et alors agonisant de pauvreté, causait un choc aux occidentaux ébahis, souvent en route vers les mirages d'ashrams, gourous et Katmandou en quête d'un nouveau graal, l'ésotérisme d'une néo-spiritualité à travers les paradis artificiels.

Qui, en France, avait entendu parler du Bengale ailleurs que dans le célèbre film « Les trois lanciers du Bengale » dont l'action se situe dans l'Inde colonisée par les britanniques ?

A compter du 25 mars 1971, des événements tragiques se déroulent au Bengale appelé Pakistan-Est par la création artificielle en 1947 des deux Pakistans. 24 ans plus tard, le Pakistant-Ouest dominant n'accepte pas le verdict des urnes du Pakistan-Est qui veut son autonomie et il envoie l'armée qui commence à exterminer les habitants, les bengalais. Cette guerre civile durera 9 mois.

Ce génocide ultra-violent est relaté par quelque journaliste français mais l'indifférence de l'opinion occidentale est quasi-générale malgré les alertes pressantes d'Amnistie Internationale et l'intérêt de quelques voix du Royaume-uni (comme Peter Shore du Parti Travailleiste) qui se sentent encore concernées par cette ancienne colonie quittée en 1947 après cette partition géographique et politique de l'Inde et ses exodes sanglants. Dès 1952 les bengalais à l'est ont défendu leurs droits.

A partir de juillet 1971, dans ce Bengale oriental, un jeune chercheur en sciences au PCSIRL (Pakistan Council of Scientific and Industrial Research Laboratory, aujourd'hui BSC LAB), Kamal SYED, qui deviendrait mon époux en 1977, agissait en « résistant individuel » (Mukti Jotha) à côté de la « résistance en réseau » (Mukti Bhani) et risquait sa vie dans des « opérations sauvetages » contre l'armée pakistanaise.

Il a sauvé des familles hindoues d'une mort certaine en assurant leur fuite et refuge à la campagne à Barisal, dont les membres de la famille Gabindo Datto.

Pour ses gestes de patriotes, il reçut le *Certificat de la Reconnaissance dans la Lutte pour l'Indépendance du Bangladesh*, visible dans la partie CHRONIQUES DU BENGALE jointe.

J'en fais état ici parce que le Dr Kamal Syed ne le fera pas, par convenance ; il s'est libéré de ses souvenirs et actions risquées de 1971 à travers ses *poèmes patriotiques* écrits et publiés en langue bengalie. Voir CHRONIQUES DU BENGALE.

Intellectuel bengalai parmi tant d'autres déjà tombés, exécutés, « luttant à mains nues » contre l'opresseur, il n'aurait pas déçu celui que je vais maintenant évoquer selon la vision que j'ai de lui d'après ces années-là, André Malraux.

En effet, mi-septembre 1971, en France, une voix nationale s'élève sur la radio d'Europe N°1 pour dénoncer ce génocide au Bengale oriental. C'est la voix d'André Malraux. Bien renseigné sur cette guerre civile par un ami indien contacté le 9 août, frappé par l'ampleur du désastre humanitaire en cours, il lance son cri d'alarme et d'engagement, à l'instar de son grand compagnon et ami, le Général de Gaulle et son appel de Londres en juin 1940. Malraux avait déjà assez de renommée internationale pour être le porte-voix, « LA VOIX » du Bangladesh naissant, voix convaincante, entendue et écoutée.

Je l'entends encore cette voix qui imposa la prise de conscience du massacre génocidaire au Pakistan-Est, (le bengale oriental), déclarant haut et fort, au nom de la France, la reconnaissance d'un pays en train de naître dans le sang de la lutte pour l'indépendance, et donc la nécessité de secourir ce « peuple cruellement décimé, le plus menacé » et de soutenir la future République du Bangladesh, qui signifie en langue bengalie « le pays du Bengale », anciennement appelé BANGO à l'époque védique et en sanscrit et maintenant PURBO PAKISTAN depuis 1947.

Je ne me souviens pas des paroles exactes de Malraux, mais l'écho de sa voix fiévreuse et encore passionnée, résonne dans ma mémoire ; l'empreinte de ses accents lyriques profondément humains, bouleversés, parfois rageurs de contrariété, est gravée dans mes souvenirs, comme lorsqu'il doit prononcer le nom exécré de l'implacable général Yahya Khan alors aux commandes au Pakistan-Ouest et responsable de ces tueries massives à l'est.

L'alerte donnée, André Malraux se rend sur place, prêt à servir auprès d'Indhira Gandhi, prétend s'engager dans le combat pour les bengalais malgré son âge avancé et sa santé visiblement fragile ; son offre est déclinée, il sera gentiment remercié avec le respect dû aux personnes de son âge en Inde.

Son élan est alors celui d'un homme d'action qui ne s'est pas vu vieillir, dont les forces physiques qui l'ont quitté sont encore mobilisables dans son esprit combatif, indépendant, toujours en recherche du dépassement de soi, voire du martyre pour une bienfaisante et glorieuse délivrance.

Aujourd'hui, avec une meilleure connaissance de sa vie personnelle et privée, longtemps restée cachée comme derrière le rideau de fumée de sa cigarette, je regarde avec compassion et respect le chemin de vie et le parcours de cet homme au destin flamboyant qui a souffert tant de malheurs et de chagrins personnels et ne savait pas être heureux ; de sa maladie perturbante aux pertes brutales et traumatisantes de ses êtres les plus chers, sa vie a été un long cortège de jours hantés par le deuil et la désespérance de la destruction.

Après certains séismes émotionnels, surtout en enfance, on se méfie de ce qu'on appelle le bonheur ; on ne peut plus vivre avec la réalité ; la conscience de la vanité et de la vacuité des choses devient si aïgue et si omniprésente que la morbidité peut devenir son élément vital où le drame s'engouffre presque avec complaisance ; investir une surréalité par des chemins à risques, à la mesure de son désespoir, donne l'impression d'exister, d'être utile, de survivre, avec l'indifférence que tout s'arrête brusquement, pourvu que ce soit dans l'action, comme un défi à la mort, ce que montrent les épisodes engagés et guerriers de la vie de Malraux.

Celui du Bangladesh, singulièrement, à la fin de sa vie, portait justement en lui toutes les raisons suffisantes et valables d'aller au devant de la mort ; pouvoir mourir avec gloire et éclat était probablement le rêve secret de l'homme public qui soutenait l'homme privé, suicidaire en puissance, sauvé par le mystique profond qui s'ignorait mais qui l'habitait avec l'espoir d'une justice divine.

Les causes de la guerre d'indépendance du Bengale oriental contenaient l'essence même de ce qui motivait André Malraux dans ses engagements : la défense de la liberté contre l'oppression, la défense d'une langue maternelle, d'une culture, de ses arts et d'un mode de vie sur son territoire.

Malraux connaissait l'Inde où il avait voyagé en 1931 puis en 1958 et il admirait beaucoup la civilisation pluri-millénaire de ce sous-continent riche de ses expressions artistiques à travers les siècles. Premier diffuseur de l'art des statuaires de l'Inde en Europe, il fut aussi le précurseur de l'engouement des occidentaux pour ce pays.

Toutefois, Malraux ne semble pas avoir eu une idée précise de la spécificité du Bengale, de tout temps vivier d'intellectuels et source d'une culture asiatique particulière aux arts raffinés malgré sa grande pauvreté économique actuelle.

Les noms connus de la littérature comme le prix Nobel Rabindranath Tagore, de la musique comme Ostad Ala Uddin Kha et Ravi Shankar, de la réalisation cinématographique comme Satayit Ray ne représentent qu'un infime échantillon de l'élite et d'un peuple intelligent avide de connaissance et de savoir, majoritairement musulman aujourd'hui. Le Bengale, avec son héritage de la langue sanscrite a toujours été traditionnellement et culturellement plus avancé que les autres régions de l'Inde. Sans compter l'art local du tissage si fin des mousselines et des soies que l'Europe s'arrachait à prix d'or et que les anglais ont contrecarré dès le 18ème siècle en coupant les doigts des artisans tisseurs pour qu'ils ne fassent plus concurrence à leurs propres filatures.

Le Bengale appartenait géographiquement à l'Inde mais en fut politiquement séparé par la création des deux Pakistans, et l'amalgame perdue, pour Malraux aussi, entre Inde et Bengale où les différentes traditions et confessions spirituelles ont toujours co-habité, mais avec de fréquents épisodes d'intolérances épidermiques et de violences entre communautés depuis la partition que Gandhi lui-même ne considérait pas viable.

Au cours de ses voyages dans cette Inde variée, André Malraux ne cherchait ni la voie du nirvana, ni un autre soulagement spirituel traditionnel, trop rituel et trop étroit pour son esprit nomade, libre, surmené, piégé par des addictions probables aux drogues ; il cherchait à retrouver la lueur de l'aube des temps civilisés de ce sous-continent, notamment à travers ses statues, témoins d'époques disparues, objets immuables résistants qui traversent le temps, empreints des traces et messages de ceux qui ne sont plus : essayer de capter le souffle du passé dans leur transcendance immortelle à laquelle il aspirait semble avoir été le graal de Malraux par delà ses actions humanitaires.

Enfin, le 16 décembre 1971, l'Inde impliquée dans la guerre annonce le cessez-le-feu contre l'armée Pakistanaise ; la délivrance est enfin là pour le Bengale oriental, martyr de l'extermination civile systématique depuis 9 mois, et l'Indépendance du Bangladesh est déclarée le lendemain 17 décembre. Ce nouvel état aura été mis au monde comme un enfant, après neuf mois de gestation mais dans la souffrance, celle de l'enfance et celle de sa mère patrie, Bango Janoni, la mère du bengale (matri vhaça en sanscrit), le père de la nation étant Mujibur Rahman, l' élu séquestré qui devient pour les bengalais le BANGO BHANDO (l'ami du Bengale), titre d'un poème du Dr K. Syed.

Le Bangladesh était pour Malraux sa dernière grande cause, sa dernière tribune, son dernier combat pour achever sa vie d'engagement humanitaire qu'il poursuivra dans ce pays jusqu'en 1973 et qui lui donnera l'aura d'un messie né pour annoncer au monde la création de cet état.

Pourtant à l'époque, les indiens et bengalais anglophones se tournaient plutôt vers l'Angleterre, ancien colonisateur, non vers la France peu connue d'eux et encore moins Malraux cet inconnu âgé et atypique. Ils connaissaient Camus (à travers la guerre d'Algérie) mais pas André Malraux qu'ils ont découvert comme écrivain français renommé, homme politique de 70 ans et humaniste fraternel, engagé pour leur survie. Ces générations de l'Indépendance et celles d'aujourd'hui, plus éduquées et mieux informées, ne cessent de le remercier pour son intervention volontaire et sa contribution persévérante à la création de leur nouvel état libre et garant de leur identité dans la paix.

L'écrivain français ne pouvait pas rêver mieux pour laisser son empreinte dans l'histoire et sur le monde. Cette dernière mission était inscrite en lui, dans sa trajectoire, il devait la pressentir et l'accomplir, sinon pourquoi n'être pas déjà mort cent fois ?

Cet homme à l'intelligence fantastique et insatiable, aiguisée par le malheur, a embrassé le monde et ses causes avec passion, lyrisme et cohérence ; il a vécu une vie complète d'homme au cœur de l'humanisme et de la fraternité par l'action qui le dopait ; il a bu sa coupe jusqu'à la lie avec délice car il se connaissait bien lui-même et il s'est assumé jusqu'au bout de son existence avec ses imperfections et sa soif de grandeur et d'élévation, temporelle comme spirituelle, dans l'universalité.

Désormais dans la reconnaissance et l'honneur du devoir accompli, Malraux peut reposer en paix, après avoir tout tenté pour contrer la mort qui a fini par lui ouvrir sa porte, seule issue fatale que rien ne saurait empêcher, ni même suspendre, quand l'heure est venue et qu'on ne peut plus dire non.

Néanmoins, toute sa vie, une force invisible l'a poussé, guidé à travers l'apparente absurdité de certains épisodes insoutenables de l'existence ; Malraux a prouvé que ce qui ne tue pas rend plus fort pour vivre sa condition humaine et que l'on ne meurt jamais aussi longtemps que quelqu'un se souvient de vous. Cette forme d'immortalité est déjà une réponse aux questions qui l'obsédaient et en quelque sorte un chef-d'oeuvre accompli en ce qui le concerne.

André Malraux portait en lui la douleur des blessures de ce monde souvent brutal, celles que les hommes, grands prédateurs, s'infligent entre eux en dépit de leur conscience. Il en était habité, revêtu et, en apparence, mal à l'aise dans cette noire carapace d'où son regard brûlant évoquait l'aigle scrutateur et puissant, géant aux ailes fatiguées et au dernier vol fébrile mais assuré.



Portrait par Marie Bouldingue